

2e dimanche du temps ordinaire - Année A

Frère Jean-Tristan

Livre du prophète Isaïe 49, 3.5-6

Psaume 39

1ère lettre de saint Paul apôtre aux Corinthiens 1, 1-3

Évangile selon saint Jean 1, 29-34

Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris

15 janvier 2023

Nous connaissons bien la saisissante crucifixion de Matthias Grünewald au musée d'Unterlinden de Colmar.

Au centre, Jésus cloué sur la croix, les membres tordus par la souffrance, la bouche grande ouverte dans un ultime cri d'agonie.

À sa droite, sa mère, blanche comme un cadavre, est soutenue par le disciple bien-aimé.

À sa gauche, Jean le Baptiste, enveloppé dans une peau de bête, désigne du doigt le supplicié.

Un détail frappe l'observateur : la main du Baptiste.

Elle est toute baignée de lumière mais surtout elle est démesurée, tout comme est démesuré l'index qui pointe vers Jésus.

Les artistes disent souvent mieux les choses de Dieu que les théologiens ou les prédicateurs. Si Grünewald a mis ce geste en valeur, c'est qu'il a compris combien il était important.

Il y a le geste saisissant du Baptiste qui désigne le Messie.

Mais ce geste est accompagné d'une parole qui révèle **qui** est ce Messie :

« *Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde* ».

Ce Messie ne sera pas le terrible justicier de Dieu, attendu par tous, à commencer par Jean-Baptiste lui-même, mais un agneau.

Un agneau, symbole de douceur, d'innocence, de pureté.

D'ailleurs, dans le tableau de Grünewald, on voit au pied de la croix un petit agneau blanc, mignon à croquer, qui porte une petite croix.

Mais cet agneau est égorgé, et de sa blessure au cou jaillit du sang recueilli dans un calice.

Au milieu de cette foule de pécheurs en attente de pardon, Jésus est l'agneau pur de tout péché.

Un agneau, en araméen, la langue de Jésus, se dit « Talya » qui peut signifier « serviteur ».

Par son geste et sa parole, Jean-Baptiste identifie Jésus à ce mystérieux Serviteur souffrant dont parle le prophète Isaïe, cet « *agneau, conduit à l'abattoir* » « *qui s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort, et a été compté avec les pécheurs, alors qu'il portait le péché des multitudes* » (Is 53).

Cet agneau, nous dit enfin le Baptiste, est « *l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde* ».

Pour mieux comprendre le sens de cette phrase de l'Évangile, arrêtons-nous sur le rituel juif du sacrifice pascal.

Pour la Pâque, chaque famille juive apportait au Temple un agneau, « *un mâle d'un an sans défaut* ».

Il était égorgé et son sang, symbole de vie, était recueilli par un prêtre dans un seau d'argent. Le prêtre y plongeait une branche d'hysope et aspergeait de sang les fidèles pour les laver de leurs péchés.

Puis le sang restant dans le seau était versé sur les parois de l'autel en signe d'alliance avec Dieu. L'agneau, en donnant son sang et donc sa vie, rétablissait la communion entre Dieu et les hommes et les purifiait de leurs péchés.

C'est donc en référence à ce rite qu'on peut comprendre l'expression de Jean.

Jean dit bien : « *qui enlève le péché du monde* », pas **les** péchés du monde.

Il ne s'agit donc pas principalement des péchés individuels dont on pouvait alors se purifier dans le temple, ou lors du baptême dans le Jourdain.

Il s'agit du péché fondamental, du péché originel qui est le refus de Dieu.

Jean a compris que cet homme, Jésus, le Fils bien-aimé du Père, est le Rédempteur qui, en enlevant le péché du monde, recrée l'harmonie perdue entre Dieu et l'homme.

Par lui, l'attente d'Israël est accomplie.

Nous l'avons entendu dans la première lecture :

« *C'est trop peu que tu sois mon serviteur, [...] pour ramener les rescapés d'Israël : je fais de toi la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre.* » (*Is 49,6*).

Israël attendait sa rédemption.

Désormais tout homme est racheté par le sang de l'Agneau immolé.

Frères et sœurs, nous avons vraiment besoin dans notre brouillard spirituel actuel d'autres Jean-Baptiste qui nous disent où trouver Jésus et qui il est vraiment.

Il y a tant de pseudo-sauveurs aujourd'hui.

Il y a aussi tant de gens en quête de sens, en recherche de quelque chose ou de quelqu'un qui puisse étancher leur soif de vérité, de justice et d'amour.

Pourtant, Jean-Baptiste est toujours là, qui renvoie sans cesse à l'Agneau.

Jean-Baptiste, j'ose le dire, c'est l'Église aujourd'hui.

Oui, notre Église fatiguée, secouée par les scandales et qui ne sait pas trop où elle va, mais à qui Jésus a confié sa Parole et ses Sacrements.

Cette crise est une grâce.

À travers elle, notre Église est contrainte de revenir à sa vocation :

Ne plus se désigner elle-même mais être cet index démesuré du Jean-Baptiste de Grunewald qui désigne le Christ.

Et pas n'importe quel Christ.

Celui du retable d'Issenheim porte sur son corps les marques du « mal des ardents ».

Cette maladie terrible et incurable, due à un parasite du seigle, et qui faisait des ravages au Moyen Âge.

Les malades avaient l'impression d'être dévorés de l'intérieur par d'intenses sensations de brûlure.

On conduisait jadis les malades devant ce retable.

Ils contemplaient ce Christ supplicié par la même maladie qu'eux et ils se sentaient en communion avec lui.

Ils sentaient que Jésus partageait et comprenait leur épreuve.

Le Jean-Baptiste de Grunewald désigne du doigt un Christ torturé par la maladie et dit « *Voici l'Agneau de Dieu* ».

L'Église d'aujourd'hui est appelée elle aussi à pointer son doigt vers les pauvres, les malades, les exclus, les déracinés, les personnes en fin de vie abandonnées à leur solitude, et soumises bientôt à la subtile pression de l'euthanasie.

Et à dire au monde « *Voici l'Agneau de Dieu* », voici où vous trouverez le Christ.

Alors notre Église aura retrouvé sa vocation,

Celle de désigner et de servir l'Agneau dans les pauvres et de *le suivre partout où il va*.

Amen.